

Ils ont l'habitude des flashes. Partout où ils passent, on les saisit au vol, aux tribunes des meetings, dans les studios de télévision, sur les marchés. Hormis les stars de cinéma et les vedettes de la télévision, il y a fort à parier que ces ministres, ces députés, ces patrons de parti figurent parmi les personnalités les plus photographiées. Les téléspectateurs, les lecteurs de journaux, les citoyens n'ont pourtant aucune idée de cette épreuve qu'affrontent souvent ces hommes et femmes qui font de la politique à haut niveau : ce mur de caméras, d'appareils et désormais de smartphones qui les filme et les photographie. Un spectacle terrifiant mais dont l'idée même qu'il puisse cesser, qu'ils puissent ne plus avoir face à eux cette meute et disparaître dans l'oubli ou l'indifférence, les terrifie parfois plus encore. Et pourtant...

Rarement, dans ce déferlement d'images, on trouve dans un regard, une attitude, la vérité cachée qu'on espérait. Cet éclair de cynisme derrière le sourire. La tentation de décrocher sous l'arrogance du vainqueur. Le doute de celui qui cherche désespérément l'adoubement des électeurs. Au fond, on peut être abondamment photographié sans jamais s'être laissé saisir par la pellicule.

La force de Tina Merandon est justement d'avoir débusqué avec tant de finesse, derrière l'apparence, tout ce qui fait la complexité d'un caractère. C'est, en la matière, une gageure. Car personne n'est plus claquemurée qu'un responsable politique. J'ai le souvenir d'avoir vu des ministres très en vue, de ces hommes qui peuvent faire et défaire des carrières, de ces femmes qui enthousiasment les militants, déployer tous les artifices possibles afin d'échapper à une séance de pose.

Mais Tina Merandon est une portraitiste née. Si je devais, au fond, décrire sa méthode et tenter de dévoiler son secret, j'évoquerais d'abord sa façon très particulière de regarder son sujet. De l'analyser. De le comprendre. Avant même d'avoir pris son appareil photo. Dans ces moments-là, il faut agir vite. La rapidité est la plaie du portraitiste, mais c'est aussi la règle des milieux du pouvoir. Ils ont toujours mille rendez-vous à honorer, une émission de radio, une séance à l'assemblée nationale. C'est aussi leur manière de se protéger de l'oeil qui veut les percer à jour.

Chaque fois que j'ai eu la chance de travailler avec Tina Merandon, j'ai bien vu cette façon particulière qu'elle a d'écouter, de calmer les angoisses de celui qui va devoir s'arrêter et poser, tout en repérant la lumière et le décor, cet écrin qui doit faire ressortir son sujet. Je me souviens ainsi de cette séance avec François Léotard, dont le très beau portrait figure dans ce livre. L'ancien ministre était seul, chez lui. Il venait d'aller faire les courses. Il était déjà un retraité du pouvoir, mais il n'en finissait pas de raconter ce monde cruel et violent qui l'avait tant fait vibrer avant de le laisser exsangue, poursuivi par la justice et désormais solitaire. Quelques jours auparavant, il avait scié la balançoire sur laquelle son fils avait tant joué dans son enfance. *« Je lui avais demandé la permission de le faire, soupirait-il. Et pourtant, pendant que je sciais, je pensais : « Je suis un salaud. Il a 12 ans, il est en train de chasser le mâle dominant que j'étais seul à incarner jusqu'ici et cela m'emmerde. »* Sa seule inquiétude sur sa vie d'avant était finalement... d'y retomber pour le prix d'un hochet quelconque, d'une légion d'honneur ou d'une mission bidon. Car le maelström de la

course au pouvoir lui avait valu un infarctus et un triple pontage coronarien. Comment rendre tout cela en un portrait photographique? Regardez et vous verrez. Il y a tout dans ce cliché-là. Le visage de médaille, marqué par l'âge et les tensions. Les yeux qui hésitent encore. Le blouson a remplacé le costume-cravate de l'homme en représentation. Mais il tire sur sa poitrine sa fermeture éclair, comme la cicatrice qui doit désormais barrer sa peau, juste au dessus de son cœur.

Voilà tout l'art de la portraitiste. Trouver l'homme sous le notable. Comme Ingres révélait la certitude et l'assouvissement des appétits de Louis-François Bertin, le buste carré dans son fauteuil et les mains posées comme des serres sur les cuisses. Tina Merandon, elle, élimine presque chaque fois les dorures des palais nationaux. Non pas qu'elle ignore les positions officielles de ses sujets. Elle sait bien le monde dans lequel ils évoluent, lorsqu'ils sont ministres ou présidents de région. Mais elle a choisi de dévoiler la réalité du pouvoir derrière ses attributs. Et cette réalité est plus brutale, plus simple aussi et tellement plus humaine. Xavier Bertrand, alors ministre du travail, est donc saisi à sa descente de voiture et l'on jurerait qu'il est déjà entièrement tendu vers le rendez-vous qu'il devra affronter. Eva Joly sourit, mutine, devant le TGV qui l'attend et il y a, dans sa façon de se tenir, la main dans la poche, le regard qui vous cherche par dessus les lunettes, un vague souvenir de l'ancienne juge qui fit trembler. La communiste Clémentine Autain marche dans la rue, le bras levé et l'on jurerait que déjà elle proteste. Henri Guaino, le conseiller du président, a l'air affairé, de ceux qui sont emplis de leur importance. On les regarde, on les scrute, on croit les comprendre. On rit d'eux parfois. Et l'on finit par percevoir, derrière la beauté un peu lasse de la ministre Nathalie Kosciusko-Morizet, cueillie dans son bureau à la fin d'une journée, comme un doute sur la vanité du pouvoir.

Raphaëlle Bacqué